



LE REVERS DE L'ENCLUME

Luiza Palanciuc

TEXT

archives équivalences

poèmes

2004





ORIGINAL EDITION:

- LUIZA PALANCIUC **Le Revers de l'enclume** (1994)
- BUCHAREST UNIVERSITY PUBLISHING PRESS 2000
- [ISBN 973-575-511-4]

PRESENT EDITION: ADRIAN REZUŞ (ed.)

© 2004 LUIZA PALANCIUC (Paris, France) [TEXT]

© 2001 RODICA ILIESCO (Paris, France) [LOGO *Centaure*]

© 2004 FLORINA ION (Bucarest, Romania) [GRAPHICS]

• [*Certa pax, 1999*]

© 2004 **ÉQUIVALENCES** [PDF \LaTeX – HYPERSCREEN]

This electronic edition is a *non-profit* publication

produced by PDF \TeX 14.H &

created by \LaTeX 2 ϵ with HYPERREF & HYPERSCREEN

PDF \TeX 14.H © 2001 HÀN THẾ THÀNH

\LaTeX 2 ϵ © 1993–2001 THE \LaTeX 3 PROJECT TEAM *et al.*

HYPERREF © 1995–2001 SEBASTIAN RAHTZ

HYPERSCREEN © 2001-2002 ADRIAN REZUŞ [based on PDFSCREEN]

PDFSCREEN © 1999–2001 C. V. RADHAKRISHNAN

TYPESET BY ROMANIAN \TeX © 1994–2004 ADRIAN REZUŞ

PRINTED IN THE NETHERLANDS – MARCH 24, 2004



Luiza Palanciuc
LE REVERS DE L'ENCLUME
1994

Editura Universității
București
2000





mots écartelés

– soulevés ici et là –

dans le corps errant du poème

*– puis d'autres éclats de langue –
dispersés*

– qui pèsent sur nous –

qui nous laissent pantelants et purs

– lente éventration –

pour sortir du mouvement

*– pour morceler toujours ce qui –
dans la gorge – se noue*



Pour Fi

îles et volets
pont coupé



*Je me suis donc fait une îLE inconnue.
Et tu es un temps qui s'est détaché de l'énorme TEMPS
où ta durée indéfinie subsiste et s'éternise
comme un anneau de fumée.*

PAUL VALÉRY, *Au commencement sera le soleil*





d'oubli les pendules
les mandragores
pour quels horizons
nocturne
et d'acides éclipses
ailés
avec votre poitrine
vos mains
noir du sang
fiévreuse
lambeaux de chair

disloquées
galaxies
quel visage
las de mort
d'autres déserts
qui êtes-vous
glorieuse
ensevelies au plus
muette ma pierre
meule
et de vie

éclat

la nuit tue



nulle part l'araignée
ne suit la fontaine
son bleu
le soleil est tombé
entre tes paupières
je remonte
de grâce
le convoi mourant
les ombres
et me perdent
jamais
de cette promesse

des veines
le ciel crache
Passant
ces jours-ci
et ces murailles béantes
les écrins
l'orée
sur mon visage
me tracent
et je ne suis
le chemin
intacte



talisman
à mon cou
à fléchir
du pleureur
suspendu
les cent coups

lettre difforme
je commence
comme le nid
l'œil
hurlement
d'un astre

tiède

ou d'un faux serment





le vertige
de soir
nul n'a vu s'éteindre
cicatrice
verte indéchiffrable
dans les tragiques
des archives
pour clouer sur l'entaille
éphémères

limbes
et d'écailles
cette onde
sur ma joue
lorsque j'errais
fossés
animales
les traits
des apocalypses



le vent
étranger
comme une interminable
creux sans histoire
de nudité
la bouche bâille
il n'y a que
qui coule sur l'estuaire
mon sceau devra
orphelin
poussière
arythmique
noires dénoncent
sans lèvres rivages
pour témoins

dans ce corps
me vient
musique
les syllabes exilées
en nudité
au temps dernier
la fièvre
du silence
saigner
aspirer l'éclat
dans la mâchoire
quand les eaux
le visage
mots du large
le sourire et les dents



triste levée
sur un feu
qui moude
quelque dieu
le sable
le terme de cette

de cape
oublié dans l'autre
la cervelle et les vents
défait
est
pluie d'absences





les tsars me viennent
au secours
obscur je mesure
les orbites d'un autre
coquilles de bémols
de hontes éventées
dans l'expiration
ultime
humides
je les ai feuilletés
sans étreinte
en miniature
infirmes
vers l'arcade
répète
les signatures ciseaux
allures

souvent
dans une chambre
les pages
univers
comme le filet
avec les concerts
laideur
sphères
mes lendemains
syllabaires
au bout des doigts
le retour des cieux
ramenez-moi
le portique des lépreux
l'ordre des choses
et autres
terrestres



flèches
à mon dos
nocturnes

arrachées
les fictions
me seront brèves





ne glisse pas
n'ont pas de face
ma main tendue
qui faiblit
bientôt je rendrai
les tableaux rediront
l'inerte qui repose

les boucliers
et ce n'est pas
mais l'œil
désert
l'image et le doute
l'immaculé
sur ma joue





prends
sang et comète
le jour qui a éloigné
noctambule
l'intervalle
jusqu'au bleuté
les carnages comme
dernière chasse
blême
les croisés

lunaire

l'archange
et je saurai
le contour
l'écoulement depuis
les sablières torrides
de l'éclosion
la perfection
disant le temps
avec ses cuirasses devant
les dômes errants

je me signalais



voix trouées
qui flambe
les ombres
sur mon front
avec ses hautes
j'entends les seuils
dans la gueule
miroir semé
mesure
pour le lendemain
la solitude des feux
ivre

cette nuit
brouille
tous les oiseaux s'éteindront
la mort
flèches
craquer
des lézardes
au vif de l'œil
l'épaisseur du mur
des syllabes
dans l'alphabet
peuplé de visages



quel voyageur égaré
la coupe
donnera-t-il sa saison
fleuri
des papillons noyés
gisant
écouterà-t-il les ruisseaux
labyrinthes
mes branches
sur lui

boira jusqu'au fond
et les vagues météores
son arbre
contre le mien
l'attendent
éperdu
d'effroi
étouffés
sont tombées
qui naît



la morsure
amère comme un
les singes
noir sur noir
échoué
à mes bras
interdit
fragiles

de ce jour
je
me perdaient
le flanc du navire
restait accroché
souvenir d'un sursaut
entre deux temps
feuillages sur l'épaule



dans l'autre
les ombres
j'ai vu disparaître
taciturne rêverie
de mon crâne
comme un filet
à peine

qui broie
syncopes rayées
une oreille
sur les plis
vieux désordres
de plumes
tombées





la syllabe fut
je n'inventais
les candélabres
les flambées
je tranchais

mon règne
ni
ni
déjà inertes
les aveux





vers l'orient
l'embrun
dans la paume
les nuages
mouraient
bleue
sur la toundra
et les algues
longues

hurlant
et les chants
où s'ouvraient
loin les soleils
sans le sceau j'allais sombre
plus bas
ouverte
m'étaient
les calandres dormaient





avec mon pas
hier peut-être

la cohue
j'ai fermé l'aile





le cyclope clignait
anciens
sait-il que le noir
sous les pages
que le calice est perdu

de ses sanglots
armes étalées
s'effrite
et les cicatrices
le pacte rompu





regards
dans les veines
il faisait vif
séquestrés
entre mes vagues
tournant
lavis
domestiques

ornements cloués
sur la jetée de sang
avec les morts
quelque part
et les dents
en tendres
leurs bras
le sentier me sera triste



au repas des dieux
le coin
la pulsation

si seulement

j'imitais
gauche
une main gantée

le lendemain



gris et nord
d'énigmes
j'ai changé
et de toit
sur la tour
du poète
j'enseigne
au soleil

moi le cueilleur
de minuits
de durée
violent
sorcière
les paroles rampent
le poisson
les insectes à venir



silence eût dit
de chant
de ses mots
dans la lumière
les sursis
étaient peints
la main
disparaissait
dans le château
j'ai oublié
hoquet

le maître
l'haleine
venait s'étendre
des hublots
et les notes
en exil
synonyme
l'écorchée
de cartes
une lettre
un chapelet de vocables





l'œil du miroir
encore
de crânes montés
fissure de vie
traîne
avec un oiseau
éteint du dormeur

creuse
pour une rangée
en seuil
ma mort
sur l'arche
meurtri le souffle
remonte





l'horloge
nœud
restent les terres
pas tout à fait
soufflez
l'autre poème

en échange
suspendu
où l'on ne dort
vents
dans la roue
nacelle inclinée



au ras des syllabes
vaste
sur les vagues
cogne encore
les vifs
honteuse poussière

le noir
ma tête roulant
se tait
avec les mots
et tombe
ou brume





que suffisent
la nuit
pour retracer
l'orient
mes os crus
les morts croquent
à longs pas
et lentement un ange chante

les pilastres
de mes veines
le silence
où je passe avec
dans quel brasier
leurs linceuls
dans l'eau
enfin



calice tendre
sur la pointe des pieds
la demeure des sylphes
dans les récits

ici les urnes
d'absurdes

errance
j'ai vu
sommambule
vieillissant

sont ternies
peintures





au pied du mur
pourrit
devant
creux
de temps
vieilles
tournent
blanc éclaté
sur ma langue
du froid
embuée fuit
vient se heurter
suspendus

un chant
avec ses dents
restent les ventres
les rondelles
qui s'égouttent
orbites rayées
dehors dedans
et les pierres
au bord
ma mort
goutte à goutte
à mes os
l'ombre tourne





moi ruine
coquille brisée
arbre de mort
osselet percé
sous un nid
j'avance
métalliques
à mon cou
vaisseaux

de sel
par les éclairs
frémissant
qui respire
de silence
dans les entrailles
parures de ciseaux
quels doigts me tordent
transhumants

éclat inverse



je piétine
gagnées
les machines
debout
et le sentier
je porte
militaire

les batailles
du côté des parois
à rester
lisible m'est le brancard
domestique
l'uniforme
un verbe inconnu





pour la violence
les masques vides
rétrécie
sans histoire
tissé
arqué

la danse de la peur

du gong
et la corde
en nœuds
reste l'air
d'un temps
sur les vivants

devant





entre les lignes
brûle les sables
noires
du soir
la gorge ainsi
dans son règne
sur les prairies
de temple
la main aux mille

le nomade
têtes
puis les chants
lui percent
tremble-t-il
d'intérieur
navigables
en temple
plaintes envenimées





parchemin éclatant
un nœud de viscères
les rythmes
de mort
sous les doigts

dans l'orbite
déverse
miettes
cassantes
métalliques





de mot
qui va scander
de mon poing
la mesure
mesure d'ombre
au-dessus des sauvages

qui pleure
d'un autre
un cri le traverse
silence
le détour de l'empreinte
de sommeil
une lumière

en mot
l'air
sur un lit de tornade
de mon souffle
de boue
l'épaule se plie

avec les larmes
son visage s'accroît
comme un sabre
la pente
blanc
entre mes mains
à remplir



sous les coupoles
dans l'impatience
avec les calanques
ses escortes
amarré

la nymphe s'éteignait
des fers
les mêmes carrefours
le deuil
à ses traits





les lendemains sabreront
du même sang
des mots
un instant
je laverai
miséreux et

nos effigies
sous les pilastres
j'irai m'asseoir
dans ces huiles
mes sourires
blessants





absences étroites
comme des spectres
me dissipent
de sable
toutes les couronnes
en attente
anonymes
d'autres cloques

les jours me cernent
chaînes

que je porte
en larmes
voleuses d'étoiles
en sable
que je laisse
de ces fictions
vont naître
de vie et de sang

m'habitent
sur les steppes



crépitent
pour lier
centrifuges
ma mémoire
un visage
trace de creux

clou et voyelle
les nervures
qui déguisent
j'enfonce
dans le mur
et d'éclat





la gorge raidie
j'ouvre une ombre
faux blason
de l'autre côté
enroué

qui tremble
oiseau

qui m'enseigne
et le pain

qui mesure
accrochés au mur
hissée

dans la nuit
au couteau
le piège
de mon nom
se referme

à mon chevet
pétrifié

la faim
la soif des oliviers

les os
et cette mort
sur l'épaule



les dieux se fardent
mes entrailles lient
noires trop aiguës
d'autre tombeau
tordu dans la gueule

d'étoiles
les dunes
n'avons-nous pas
que ce sablier
des conteurs





le vent cimente
nuit
le trait
d'un premier mot

un mort s'arrache

mes oreilles
plus vaste
et le front traversé
éboulement

à mon ventre



l'arbre à palabres
ne vient effleurer
tardifs
écho
sur les pierres

sentiers blancs
et d'encens
la lumière
fissures et

et aucun souffle
les noms
avec le même
j'inscris
le détour

de lenteur
dos à dos
mon absence
bruit de hasard



reptile cloué
s'effiloche
ma carcasse rongée

la fête du carnage

au sol le miroir
dans les veines des cerfs
pour torche

peut commencer





agrippée à ma bouche
me porte
vers d'autres silences

une pierre
épave
trempés





quel amas
s'abat
pluie de toits
plumes froides
la dernière
frémissante

ma pupille perce

de nervures
sur ma nuque
minuscules
encore
auréole
et fendue

les oracles





l'armure
sur le bras
battant
chemins
rapides
et d'autres hordes
mes esclaves
l'embaumeur

les cordages qui sèchent
droit
les funèbres
aux haltes
l'ombre faucheuse
passeront devant
les blasphèmes royaux
et la dernière caravane



encolures
pour l'oublieux

blanc

l'encens

bûche

à chaque gorgée

îles et nains
triste blanc

blanc

sur ma tête

bûche

un tournoi à cheval



j'allais hurlant
rompu
d'Icare
cherchait

avec un œil
ce crâne tourné
ossements
aiguiser leur soif

qui à mon cou
comme une lyre
crie
d'archange

de mes éclats
pas infidèles sur la plaine
et mon aile
le jour

caché entre les dents
en oracles
où les oiseaux peuvent
ma hache fleurit

suspendu
en sang
son secret
tout à coup



ce fut
comme un masque

j'inverse
les lézardes s'échappent

la lame est épaisse
et d'oubli
sous ma peau
close
d'une paupière

le miroir posé là
tranchant

les nuits
de ma bouche

syllabe de sel
un éclair grince
la lettre
puis la vague
à l'autre



les chemins
étranger
jusqu'aux racines
des arbres
dents cachées

et ce fut ma main
à bout de corps
au plus lointain
dans l'écart

s'épuisent
je bois
la poussière fraternelle
oiseau en morceaux
sous les feuilles

aiguë
l'encre
l'écho enfermé
des épées



aiguilles syllabes
sur mon front
de la lance
des insectes ruisselants
percées
de cérémonies
anonyme
tremblement
et ferme
sentinelle

qui ricochent
pour le repos
le refuge
avec ces pluies
le maître
vient s'assoupir
gris sur gris
de sang vif
le nid
sur l'oubli





paupières brisées
mes planètes d'épines
s'écrivent

pour saigner
la pierre l'œuf entre

la paresse du miroir
et de verres calcinés
sur les sabres

je ne garde que
les genoux





refuges
le nomade amarre
et les veilles
chanteur
mot de passe
nébuleuse des déesses

les mosaïques s'ouvrent
les orientes
il est le maître
au visage
l'arraché la mémoire
mécaniques





les nymphes se noient
savent
de l'eau
peut-être
depuis
et la lumière portante
où les passants
jeter

et les gorges seules
l'hésitation
hallebardes
ai-je changée
entre les vents chauds
enclos
viennent
quelque sort



falaises
visages
au bout
en attente
des têtes cendriers
lentement devient
les nerfs me traversent

un mort pointe

lourdes parmi d'autres
et les rails
un poème
la cérémonie
lorsque le gris
sang froid
flottent

sa langue vers moi



caillou
dans la vomissure
les élégies
qui viennent sur moi

au large
bleue du jour
et rien
mourir





sous le portique
d'horloges
déclinantes
chante

et nul ne rugit
essoufflés
chaque jour
témoins

les pillards
ombres noyées
la lépreuse
à perdre haleine

de ces soleils
les caravelles dévorent
mes pores
de rêve en rêve



un seul pli
défait contre moi
l'inquiétude du guerrier

me dit et
les herbes
souffle voûté

entre les suppliques
et les cavernes
un genou
sur la lettre

terriennes
je posais
ferme
bûcher





mon nom était
de pierres
fendue sur le front
je me suis perdue
dans la cavalcade
sur les dômes
j'ai pris

d'arbres
la pointe
là
aveugle
du jour
en carton
rang



je tournais
encolure
sur moi
la mort hennissant

qui rompt
Orphée
lourd

ma bouche cherche
les ciseaux
avec le pas argileux

dans le mur
de sang
féroce
écume

l'aile d'or
l'effroyable oiseau
de peur

encore le sable
les nerfs coulent
des syllabes



les phares
changeaient

ce vent n'était pas

royaume
lent vertige
sur nos fronts

les légendes des alizés
épave sur épave

le nôtre

dans la paume
qui s'éteint
brasiers



manuscrits
broyé du sommeil
ont perdu
arches
le soleil

dans le ventre
les caravaniers
les marines
qui attendent
tomber





avec les phrases
fossoyeuses
rire
allaient

pour s'ensevelir

qui bavaient
parfois il fallait
comme si les voyelles
frapper

délivrer la nuit





les petits dieux
de travers
qui éponge

agonisent
sur le monde
ses vieux os





monstres
crevées
cette page caravelle

mon sang fut sombre

avec les orgues
dans la gorge
nue et froide

papier



les horloges
un mort
absent des miroirs

s'épuisent
avec cet autre
m'embrasse

la nuit
soudain

au ventre
de silence

qui cherche
bleu inachevé

les vertiges
le sommeil grince





quel vide déborde
la pirogue

l'aile n'a jamais
ici et là

les fêlures
au refuge

retenu l'éclair
le phare nous sépare





j'habiterai
perdu
étoile

qui de nous
sagittaire
le serment
sur moi

de cette flaque
les elfes

dans l'intervalle
d'une autre
plus noire

suit la larme
je couperai
mille flèches
figé

de vie
se sont retirés



éparpille
et le noir

tiens ces algues
de peurs

mes os
les voix insolubles
comme un bouquet
manuscrits à défaire





j'enfonçais
statues
sans faute
je me suis appuyée
la dernière marche
quelque nœud
sur mon souffle

plus loin

dans mon ventre
de vers
lentement
sur les feux
squelettique
venait s'étirer
toujours

plus rien



le serment
où les lettres

sur les carreaux
je restais souvent

et la déchirure
se laissent pressentir

de la paestre
immobile





coulée de blanc
éteintes
et ce ciel
plus haut

sang dévasté
secondes

les sables étaient
ma peau
en cascade
des fourmis
écriture

aux écorces
le dormeur
putride
que le jour

pour syllabe
navigables

mon vertige
ma nuit
dans l'œil
l'ombre se fit
souffle et mémoire



il n'y eut que
percé
d'oiseaux
racler

la raie
l'estuaire

je vis la scie
trancher

le ventre
glaise
descendant
mes entrailles

fut soudain
et le large

de mon encre
le silence



cette ultime traversée
à l'envers
dans l'âpre des langues
quelques dés
avant qu'il ne s'ouvre

oreille
vif craché
en sursis
le bec d'aigle
sur une autre rive





le globe se mure
inverse
des heures
où le silence
tournure
ancienne
calciné

temps
avec la pénombre
l'autre part
se débat
d'une lumière
pour le tranchant
des maximes





inachevé
à la bouche

le fabliau
pour plus tard





les gardiens des nuages
au baptême
nul ne défait
en offrande
ils déposent
dans la chair

se livrent
des sables
l'aile
quelquefois
leurs perles
mouillée du vent



sombre troupeau
un gris traverse
le cri
qui se rétractent

j'irai là
gît écho
quelques murs
les plis
parmi les feuilles

plus avant
un gris
et le sommeil
à chaque mot

où le souffle
de cendre
lendemains refusés
une main perdue
dans la courbe le trait



la mort racle

mes nerfs

suaires vides
sereinement
chairs ennemies

pourrissez
dans la soif des miroirs
aux bouches édentées

qui m'attend
sa miséreuse joie
défaites où luisent

avec ses ifs
avec ses encres
mes heures

pour cette voûte pure
le secret aigu

inverse
des colonnes



ce fut
au temps des statues
dans ma main

j'ai vu
et le sang

vain
morsure et plume
dans le navire

celui qui parle
est

la corde
un visage
s'éteint

les lames briller
dévorent les racines

je noircis
je descends
battant

dans la crevasse
celui qui coule



les danses guerrières
sépulcre
sur mesure
j'étais sable

trahison
taillé
sanglot
dernière épreuve



pieuses cervelles
dans un champ
j'ai vu le scribe
les dieux

j'ai crié
la voix roulait
sans visage
scandées
haches

offertes aux épées
de balafres
mélangeant
à la hâte

la chute des astres
sur les toitures
quelques griffures
entre mes doigts
désertes



jamais plus limpide
la pierre
ma syllabe d'épines

je serre contre moi
déchirure qui sèche
de l'oiseau est
retournée
sans lèvres

criez

les orages viendront
avec une odeur
et d'osselets

ne fut
dans la trappe des cercles
œil brisé

un empire
et la vieillesse
ma lumière
je suis toujours l'étranger
mains ne m'écoutez pas

criez

nocturnes
de prunelles
sans faille



cet arbre rouge
d'une pause
tourne
rompu

quelques psaumes

a la forme
mon crâne dépeuplé
et saute
oublieux

dans les yeux





les tambours
de jouer
à venir

ont cessé
boucliers
orants

je scande
entailles du monde
d'autre
les couleurs

les vieilles
rien
où retentissent
la lenteur des statues



bientôt les murs
amers

oublie
qui giclent
et en sang
tendue

vont s'ouvrir
et vaincus

les cavernes
en noir
sur cette brèche
comme une langue





rien comme
large de paroles

mon seul arc
peu à peu
du temps
qui s'effrite

cette haleine pourtant
et de vent

envahira
l'ocre
l'étrange alphabet
entre mes dents



sablier ou mémoire
déclinant

le frère poisson
lumière éponge





éclats de verre
tranchantes
hautes

terres
avec les pendules
voûtes d'insolence





entre les grilles
pour partir
vers le large
j'ai brisé
mes épaules

assez loin
le visage effacé
sur ce conte
les statues
en plâtre chaud



et le cri
de noir
qui aigrit
de ma gorge
une voix

à coups
à coups

mémoire blanche
devant le portail
s'attarde entre ma tête

goutte
trou
dans les caveaux
peu à peu
me répète

de hache
de dents

lente envolée
des ancêtres
et la fente



la diseuse découpait
sur la bouche
d'une syllabe

chaque épître
écartée
à une autre





jadis
entre ces pages
les dynasties

je m'endormais
nues dans la glaise
coulaient





autour de mes jambes
les pas
m'éclaire
le porteur d'eau

je laisse derrière
suspendues
les bras en otage
des tempes

enfin

nul chevalet
dans ce pli
presque amer

pendent
une lampe
à chaque saut
ne passe plus

les galeries
et la gourde
l'angle
sur le vent

je me retourne

ne fut posé
sur ce souffle
que j'avale



les mannequins
de sang
variables
pour un autre

ma chambre
toutes les portes

bavaient imbibés
 plaintes
les candélabres
 mangeur d'os

 qui hurle
vieillissant





hyades aux odeurs
mes caravelles échappées
plumes figées

de nuit
dans un songe
et rouge mort





et l'œil tourne

puis l'agonie
du cri
blessé

avec l'œil du prophète

bleue
dans ce raz-de-ciel
une patte d'oiseau





étrainte
contre ma peau
la braise la lente

mon sang
sur les fins

anneau d'absence
j'ai senti
tumeur des syllabes

giclait
de cantiques



les dômes perdus
solitaire
en flamme
ogive du temps
le jour
l'arbre
dans une bouche

les torches
ma main

de quelque cité
ma nuque
au fond de ce pli
j'ai vu s'éteindre
d'un seul hurlement
qui remontait
ouverte

éclaboussent
d'ermite



entre les heures
le veilleur

temples fossiles
s'est pendu





la gorge éclatée
une syllabe

pour fuir
dernière

la cadence me crible

d'amphores





et je dis
ma faible lance pliée

le tournoi
à l'oreille des insectes





de cris
je remplis les tables

d'anciens oiseaux bossus
et les fontaines





l'œil fermé
enfin l'obole

une certaine façon
devant
aux perruques

la carcasse
gémissant avec les tristes
de la mer
glisse

quelques exécutions
et l'absence

de trembler
toutes ces reines
aubergines

en berceau
respirations
lentement
et s'étire



le sceau
dans le silence
noms

lettres perdues
des parloirs
aux tympan brûlures





algues criantes
le premier vent

pour griffonner
la première halte





sang à l'oreille
sur le danseur

gravé
les cailloux tournent





grâce
avec mes navires
dans l'argile

je descendais
Icare rompu
des labyrinthes





la lumière meurt
murailles
saignent

verticale
et creux
sur ma bouche

syllabe éperdue
cicatrice

je dure à l'envers
avec la fureur des statues





les portes sommeillent
je lis
qui perdent leurs racines
des veines

au-dessous de l'épée
est plus bleu
des oiseaux

et je joue
passerelle
dépecé
mineur

encore
les petites écorchures
dans la mémoire
salle d'attente

mon cou
les puits me jettent
en plein visage

pluie seule
pour un ancien monde
jusqu'au vertige
l'os anonyme



les boucliers couvriront
de cette arche
je ne brûlerai pas
je n'appuierai pas mon front

les chiffres me restent
et les sceaux

j'ai gracié

les accords
manquée
les toundras
contre vous

immobiles
ternes

vos joues et les masques



quel ciel
de quelle arme

avec les veillées
se poser
et mes empreintes
vents

ai-je trahi
ai-je fui

le jour vient
sur mon épaule
s'effacent
détournés





dans le secret
perles oisives les complaintes
posthumes
où j'enfonce
et une saison

des cadrans solaires
anges
sur cette façade
le talon
encore



les dents éclatent
étoiles
au large
amputée
les sommeils
sur les noms sauvages

filantes
sortent
comme une offrande
seuls échappent
des alcôves
un reste de péniche





lettres éponges
décalqués
plus rouge
je suis
de cris
parchemin
alvéole
les mains

les contours
d'un temps
s'écrivent sur ma peau
écaille
plaie
pour toutes les ombres
où viennent se clouer
sommambules



passage interdit
la voyante
les cendres m'éparpillent
hypnotiques
fiction
le pantin
sur leur refrain

je suis
terminus et cloison
en temps
dans cette mer
je traque
les ancêtres pieux
j'ai ouvert

une nouvelle alliance





la pirouette
le pendule est vivant
apatride
l'écoulement
verte mémoire

sur mes épaules
et l'œil
joue
des archanges
suant



un instant
théâtre des ombres
des barbares
sombres
me viennent

plus lourd
dans les entrailles
aux chants
les manèges et les clowns
à la gorge



voix désertées
je dévoile
aux guerriers

tourelles en garde
les nombres
taciturnes

sur mes yeux
et le pas s'écarte
je fonds
dévorant les insectes
je me lève
je creuse les dunes

les soleils tremblent
vers les cloques de sang
sous le mur
myriade
dans le souffle des morts
caravelles de retour





qui plante ses dents
ses masques absurdes

qui jusqu'au fond boit

voraces
dans mes plaies

le calice des astres





clavicule que je tiens
gouffres pendus

maître

palpitation
des hoquets
derrière ce livre

l'ensorcelé

je connais
et les autres gisants
la lassitude des reines
l'égorgeur
la loi
le milieu

pour tombeau
à ma bûche

maître

dans le vœu
un brouillard
que je n'ai pas lu

la sylphide

ces mortels
les radieux
captives
la relique
le tambour
et le clos



les sursauts des bassons
réverbère
pour le guetteur
la brillance
de cette perle

avec une torche
mon bouffon traîne
poison criard
dans les visages

ou le premier
plus haut
endormi
coupable
suspendue

sur la langue
Midas
trébuchant
sans issue



les pierres ensuite
de quelque dieu
creusant
où les masques
sont tombés
de ma hache

le piteux reflet
tragique
les puits là
des artistes
pour la dernière fois
les guirlandes descendaient



poussière noire
le ciel me pèse
orage meurtri
linceul enseveli
vont détourner

entre mes ailes
droit devant
je serai
que les vertiges
dans l'ossuaire





sur le silence écartelés
alliages
veilleuse

les faussaires
avec chaque tranchée
ma gorge raconte
l'expulsée

les totems
et les clous
sans contours

me décomptent
amputée
la légende
la sylphide



l'alchimiste
avec ses lances
et sa blessure lente
quelle cendre
glisse

en fuite
sanguines
le prélude est en feu
ondine
sur mes genoux



creux du jour
s'endort
mes mains
et l'odeur
quelques cris remueront
la lenteur
mon ombre peut-être
qui accomplirait

l'horizon
avec le temps
la mémoire
du sommeil
cailloux gris
des siècles
la plaie
l'inhumain



le vieux page tourne
sur le versant
le tambour

les parques sont nées
tragiques
en entractes
de sang
délirante

l'encre
de mes os
et quelques fragments

lettres
l'oreille éclate
j'ai changé
dans l'arène
une corde de plus



les taïgas gèlent
forçat
les remparts
de silence coupés

dans ma barbe
je toucherai
goélands déchirés
mes deux bras





langue sèche pour errer
patriarche

entre deux mots
au front pillé

il faut arpenter les cavernes



les légendes se fendent
vers l'estuaire
fumée

sur mes dents
je me greffe
manuscrite





en plein sang
cet œil
est-ce toi
les eaux d'un jeu
un oiseau sainte
des vitraux
ce sont
la même hache
sur mon cou muré
à ma bouche

le repas des voix
dans ma gorge
balbutiant
invisible ici
avec la transparence
puis
les mêmes danses
qui s'attarde
nerfs cousus
la neigeuse



errance des morts
trahissent les armes
mouvant
dans la poitrine
les visages

les plaintes
la rougeur de ce sable
avec un éperon
j'abats
les typhons





à chaque nom
anonyme
de mémoire
quelqu'un a ouvert
du silence
d'étroites figurines
les rêves
du vainqueur en exil
des argiles
j'ai posé

un œil éclate
avec les accords
prophétie
les orbites
le dompteur
efface
l'ombre
et le cri
sur cette ellipse
ma mort



étraintes sanguines
paraissent
magistères
les couteaux

lentement
sur les rythmes
j'escorte
l'interlude pantomime





ma chair est scellée
mains aiguisées
dépeceuse
pour le faux
l'otage

sur cette écorchure
dans la nuit
et les lettres sonnent
guerrier
des sépulcres





ci-gît mon corps
de nids
des murs
d'insomnies
sur un miracle

drapé
avec l'impatience
les hautes fenêtres
veillent
d'eau claire



et ces faucilles
délivrées
gravent un nouvel alphabet
halo

qui traversent
les voix de l'oracle
sur ma trahison
en sursaut





haltes
l'ombre
me transperce
dans mes palais
de trace
les gorges éclatent
de l'air
un ange

et ruptures
de l'écorché
et je disparaiss
fendus
en trace
sur l'étreinte
je dépose
englué



la lenteur du sabre
à vif
ces visages
j'écris
de nœuds
avec la terre

mes pluies
retenues pour écho
qui tournent
quelques morts
et de paille
mémoire



l'ombre
sur mes jambes
dans la peau
se fait œuf

saigne
l'écume est restée
ma mort
d'étoile



ces parchemins
aux nuits
me répètent
le large
autrefois
les feuilles

que je lègue
coquillages
sans cesse
j'ai senti
les rivages
veuves à l'oreille





entre deux cendres
glisse
sur les grimoires

la main
œil vidé
je remplissais les sommeils

est-ce l'océan
qui écorce le bleu
ou les rythmes
fondrière

à venir
l'abrupt
ma mémoire
pour écaïlle



au ralenti
de mots
dans l'histoire
scribe

je me vide
et je rôde
avec un rêve
mes veines autour de l'écho





les duels effacent l'heure
posthume

cantilène
le partage des tons





géomètre des corps défendus
absences
de l'errante
linéaire

j'éparpille
dans l'aile
l'auréole
écart





silence ouvert
glissent
oculaire
les deuils
noctambule
ma mémoire s'éteint

dégorgeoir purulent

mes os
entre les mots
je morcelle
je suis
le dernier mage
sans témoin

et mains vides



je viens
où défilent
les pèlerines
lumière
volants
sur un couteau
ma main morte
scellée avec les vitres
le sang
ivres
d'arbres

du poème
les brouillards
font soudain
dans ces enclos
et le rouge aiguise ses aubes
je poserai
ma langue
je respire
les pagodes sont encore
j'attends un vol
mes ancêtres lichens



l'archipel des sages
sons
je ronge
hémisphères

moi survivant des lieux
l'orant

le rescapé des rêves

dans cette lettre
le fébrile
inquisiteur
fendu

laisse
refuges
les fictions
mises à nu

j'ai gravé
dans ma chair

danse

gît
maladroit
avec son œil
et sa bouche amnésique



dans le cou
une morsure

le blanc s'éteint

je porte
aveu de sang

avec le regard





de clous
ma paupière se tait
l'écorce
celui qui brûle
cartilage
dans la paume
les pendules avec moi

et d'encre
je suis
mal enterrée
feuille
que dépose le vent
du nomade
se dissipent



ailleurs
j'irai
entre le blanc
sur les navires

dans d'autres fuites
me noyer
et le blanc
glaciers



l'œil peint
pluies
mendiants

avec ces précieuses
et pour chemin
jamais tristes

l'éclosion

sur le tard





dans le parloir
long
les cendres

il faisait
je remuais
complices

les murailles me jetaient
soleil tranché

les sorts
et vie sauve





les vertiges
sous ma peau
de marines

courraient
vieilles histoires
et d'escales





les mots de passe
dans l'épaule

incrustés
où il pleut

cadence

moi seigneur des poissons

je me vide
œil tourné
pour encrier
dans les voyelles

sur les miroirs
je déborde avec le soleil
il fait noir
j'étends un éclair



et je crie

la bataille
la larme
descendue
toutes les boîtes

la plus splendide
qui n'est pas
les traversées
autour du cou

prestissimo



l'homme à cheval
de ma hache
manqué
cent syllabes couchées
un cantique

et le profil
le visage
les fissures
dans l'oreille
grain de sable

lent

lent

mon sang vertical
que je cache

et cet œil
comme un abcès



les mots huent
dans ma tête
coupable brisant
de musc
j'ai bu
derrière

les mots
l'épée rôde
toutes les lettres
et d'étoile
les colonnes
les rires recommencent





et me martèlent
de vie
ces bouches
d'encre

les épines inventent
les plaies
pour miroir
tombant

les contours
en vie
traces
et de mort

les feux
avec la buée
cloques
bleues acides



dans chaque œil
rotative de cire
à l'envers
pour chaque heure
entre mes mots
ses veines

le blanc
je vis
avec un aigle
inquiète
le temps laisse
ouvertes

immigré





un son me déterre
qui oscille
l'encre volée

braille
sous mes dents
bruine



la machine me dicte
rouge
les fuseaux
en arbres

le naufrage
j'écoute
les entrailles éclatées
variations nues





blanc clos

et sur le front

le revers de l'enclume

l'œil fondu

avec la pierre

lente

grise

ma mort

coule

loin

dans les veines

du bédouin

quelques syllabes

égorgées

et toujours

la première ligne

silhouette



moi qui porte ma langue
comme une poignée
de hasard et de sable

taches claires

tous mes os coupés

refuges en bordure de filet
enfin





